

Une course à travers le café du Grand-Pont : (fin)

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **12 (1874)**

Heft 51

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182961>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« C'est de la Confédération que je veux parler : jamais homme n'a encore rien entendu de pareil. Ils ont singulièrement bien réussi ! Ils possèdent une sage et solide alliance. Je veux vous chanter la véritable origine, comment est née la Confédération.

» Un noble pays, vraiment bon comme l'amande, et qui se trouve enfermé entre des montagnes beaucoup plus sûrement qu'entre des murailles, c'est là qu'a, pour la première fois, commencé l'alliance ; ils ont sagement mené l'affaire dans un pays qui s'appelle Uri.

» Apprenez donc, chers braves gens, comment, pour la première fois, commença l'alliance, et ne vous en laissez pas ennuyer. Apprenez comment un père dut, de sa main, abattre une pomme placée sur la tête de son propre fils.

» Le bailli dit à Guillaume Tell : « Prends garde maintenant que ton art ne te faiblisse pas, et écoute bien ce que je te dis : Si tu ne la touches pas du premier coup, il t'en reviendra certes un petit profit, et cela te coûtera la vie. »

» Alors il pria Dieu jour et nuit de permettre qu'il touchât la pomme du premier coup. Cela pourrait les ennuyer si fort ! Il a eu, par la grâce de Dieu, le bonheur de pouvoir tirer, comme il l'espérait, avec tout son talent.

» Dès qu'il eut tiré son premier coup, il avait placé une flèche dans son pourpoint : « Si j'avais tué mon enfant, j'étais bien résolu, je te dis la vérité pure, à te tuer aussi toi-même. »

» Là-dessus se fait un grand choc. Alors se montra le premier confédéré. Ils voulurent punir les baillis qui ne craignaient ni Dieu, ni amis ; quand à l'un d'eux plaisait une femme ou une fille, ils voulaient dormir auprès d'elle.

» Ils usaient d'arrogance dans le pays. — Mauvais pouvoir ne dure pas longtemps. — C'est là ce qu'on trouve écrit. Voilà ce qu'ont fait les baillis du prince. Aussi a-t-il perdu sa seigneurie et a-t-il été chassé du pays.

» Je vous ai donc fait connaître la véritable origine. Tous jurèrent une fidèle alliance, les jeunes et aussi les vieux. Que Dieu les maintienne longtemps en honneur, mieux encore que jusqu'à présent ! Nous voulons nous en remettre à ce que Dieu décidera. »

Voilà, plus de 150 ans après l'époque où la tradition fait vivre Guillaume Tell, la première mention de son nom. Et encore, il faut remarquer combien ici tout est vague : ni date, ni désignation du bailli et du prince ; il n'est question ni du chapeau, ni du trajet sur le lac, ni de la mort de Gessler, ni du Grütli, etc. Tous ces détails, on les voit surgir les uns à la suite des autres ; chaque chroniqueur, dès la fin du XV^e siècle jusque et y compris Jean de Muller, trouve, on ne sait où, des développements nouveaux pour parachever l'histoire traditionnelle.

En 1420, Justinger ignore Guillaume Tell ; en 1470, la ballade chante l'histoire de la pomme. Que s'était-il passé dans l'intervalle ?

Voici. Vers 1430, un moine allemand avait fait l'abrégé de la grande *Histoire danoise*, de Saxo le grammairien, auteur qui vivait à la fin du XII^e siècle, soit un siècle avant l'époque de Guillaume Tell. Dans l'histoire de Saxo se trouve racontée la légende suivante :

« Un certain Tokko, soldat du roi Harald, avait, à cause de son mérite, beaucoup de rivaux. Il dit une fois devant ses camarades, dans un repas, qu'il était si habile à tirer de l'arc qu'il frapperait de sa première flèche une pomme, quelque petite qu'elle fût, qui serait placée à bonne distance sur un bâton.

» Ses rivaux rapportèrent cette parole au roi qui, oubliant les services de ce guerrier, ordonna méchamment que, au lieu du bâton, ce fût sur la tête du propre fils de Tokko que l'on placât la pomme. Si le père ne la touchait pas du premier coup, il devait perdre la vie, en punition de sa jactance ; condition plus qu'injuste, à laquelle s'ajoutait pour le père le danger de tuer son fils.

» Tokko, contraint d'obéir à cet ordre inique, exhorta donc son enfant, tout jeune encore, à laisser, sans remuer la tête, la flèche siffler à ses oreilles et, pour diminuer sa peur, il lui fit tourner le visage. Ayant tiré de son carquois trois flèches, il frappa avec la première la pomme posée sur la tête de l'enfant.

» Alors le roi lui ayant demandé pourquoi il avait sorti trois flèches, puisqu'il ne devait en décocher qu'une : « C'était, répondit-il, pour te tuer, toi-même, toi qui donnes aux autres des ordres odieux, s'il m'était arrivé de manquer mon premier coup. »

Les adversaires de la tradition voient dans cette légende de Tokko l'origine de l'histoire de Guillaume Tell. Nous pourrions suivre cet histoire, à laquelle se lie très intimement celle des événements qui sont supposés avoir eu lieu en 1307, dans les chroniques suisses, Russ, le Livre blanc, Etterlin, le Drame d'Uri, Stumpf, Suter, Tschudi, etc., mais je crains d'être long et d'ennuyer vos lecteurs. Aussi je me hâte de conclure sans conclusion. J. M.

Abran et lo menistrè.

— Quinnè ballès truffès vo traidè quie, Abran !

— Oh ! vouaïque, Monsu lo menistrè, ne sont pas tant mô vegnàitès !

— L'est dâi sottinès ?

— Perdenà-mè, l'est dâi grisès ; mâ yein a quattro reintsès dè sottinès decoutè l'adzè.

Çosse sè passavè on deçando après midzo. Lo menistrè se promenavè ein recordeint son predzo, quand passa proutso d'Abran lo martsau que trèsâi sè truffès avouè on cro tot frais rasseri.

Lo lendèman matin, lo menistrè, ein allein ào predzo, ve Abran, onco après sè truffès.

— Mâ ! Mâ ! Abran, que l'ai dit, coumeint, vo travailli onna demeindze ! Ne sèdè-vo pas que n'est pas bin : Lo bon Dieu a travailli chi dzo et s'est reposâ lo satièmo, et ne devein fèrè dinsè !

— Ah ! Monsu lo menistrè : Lo bon Dieu avâi fini s'n'ovradzo, mâ na pas mè !

Une course à travers le café du Grand-Pont.

(Fin.)

Il n'y a plus guère aujourd'hui de ces *commis-voyageurs* qu'on rencontrait autrefois sur nos chemins, en char de côté ou à pied, la marmotte sous le bras ; ils se sont transformés en *voyageurs de commerce...* et de plaisir.

Il n'est pas de jour qu'on n'en voie au Grand-Pont. Ils sont facilement reconnaissables. Toujours vêtus avec une grande élégance et tirés à quatre épingles, on les prendrait volontiers pour des secrétaires d'ambassade, n'était leur façon facile d'aborder les gens. La conversation ne saurait languir avec eux : ou bien elle court des heures durant, sans fin, comme les litanies de la Vierge, ou bien elle s'arrête court, dès le premier mot. Et cela commence toujours de la même façon : « Quel temps abominable ! — Oui, ma foi. — Voilà vingt-quatre heures qu'il pleut ; j'arrive de Lyon ; je suis voyageur de commerce ; je fais la place... Vous faites la place, peut-être ?... » Si l'homme vous plaît, répondez *oui*, et vous en aurez pour deux heures de récits de toutes sortes et une partie de piquet ; si l'homme vous déplaît, dites : « Non, je suis bourgeois de Lausanne », et vous le verrez, après avoir demandé

au garçon ce qu'il faut pour écrire, se mettre à faire sa correspondance avec un sérieux sans égal.

Il y a deux voyageurs de commerce, le français et l'allemand. Ce dernier prend toujours une des deux formes suivantes : lourd, plat, sérieux et bête, ou bien blagueur sans rival; quand un Allemand blague, il ne le fait pas à demi, et rendrait des points à cent Français; avec cela, fort peu commode, plus gênant que gêné, et israélite la plupart du temps. Le voyageur français a plus de qualités : il est poli et de bonnes manières; sa conversation roule surtout sur ses bonnes fortunes avec des gens de tous les étages. En fait de géographie, il connaît tous les cafés de toutes les villes qu'il a traversées et ne connaît de frontières que celles où il a dû payer un droit. S'il déteste quelqu'un, c'est l'Anglais, qui l'empêche de causer à table d'hôte et dont la morgue lui est souverainement antipathique; l'Anglais, de son côté, le lui rend bien. Le voyageur qui *fait les vins*, surtout celui qui *fait les vins du Midi*, est reçu par les pintiers comme on recevrait le phylloxera; deux ou trois bouteilles rompent la glace : mais arrive la commission, on vous l'envoie promener comme on l'a reçu, comme la peste du pays.

Si le voyageur qui fait les vins n'était pas payé pour boire beaucoup, il pratiquerait certes un métier bien désagréable, surtout dans les villes où les cafés n'ont que des sommeliers.

On a heureusement près de soi des grands hommes dont la conversation instruit et repose. Nous voyons encore la belle figure de Flocon. Que de fois nous l'avons entendu parler mélancoliquement de l'histoire des peuples modernes, qu'il connaissait à fond ! Jamais il ne s'échappait de ses lèvres un seul mot de plainte contre le gouvernement suisse, qui, pour plaire à Napoléon III, l'avait interné à Zurich. On lui permit, vers la fin de ses jours, de venir habiter Lausanne, pays français, plus doux de mœurs et de climat. Il fut un habitué de ce café célèbre, et vint longtemps s'asseoir régulièrement deux fois par jour près de la cheminée, droit entre les cartouches de Garibaldi et de Victor-Emmanuel. Il parlait beaucoup de Garibaldi, qu'il aimait; il parlait moins du roi Victor. Il trouvait, avec raison, que Victor, au lieu de dépenser dix millions par an pour ses chasses et sa Rosina, ne ferait pas tant mal d'imiter cet ancien roi de Sardaigne qui était obligé de garder le lit pendant qu'on rapiécail son unique paire de chausses, et que son épouse, reine de Sardaigne, préparait son café.

Il est au Grand-Pont, comme dans tout autre café, du reste, une variété de gens nommés vulgairement Messieurs *Sans-Gêne*; on pourrait, en hiver, les nommer *Chauffeurs*. Ils occupent, trois, quatre heures durant, toute la cheminée; ils se contentent généralement d'un petit verre ou d'une demi-chopine, et des journaux de l'établissement. Je ne connais qu'un moyen de leur faire rompre les rangs, c'est d'engager à leurs oreilles une conversation bruyante en leur marchant sur le pied avec mille excuses.

Les artistes sont plus agréables. On en voit ici toutes les variétés, depuis le Parisien élégant jusqu'à l'aquarelliste flegmatique, jusqu'au fusain pittoresque. Tout y est, la cigarette, la pipe et le cigare chiqué, — pas de tabatière, l'artiste ne prise pas; — le tuyau de poêle, le pochard et l'archipochard, le peintre aristocrate, le bohème, l'enrichi, l'incompris et celui dont les travaux sont encore inconnus.

Il en est qui font un binocle dans la soirée; ils ont cela de particulier qu'on peut savoir de tout loin s'ils gagnent ou s'ils perdent, en voyant la joie qui s'épanouit sur leur visage et le ton charmant de leur voix, ou bien leur ton courroucé et leurs regards effrayants. (Nous sommes persuadés de leur plaire par notre franchise.) Le binocle serait, du reste, fort peu intéressant sans cet effet qu'il produit sur la plupart des joueurs, et qui est dû assurément au nombre prodigieux de mariages qu'on y célèbre à chaque partie et presque à chaque coup. Au point de vue hygiénique, ce jeu devrait être interdit aux personnes bilieuses.

Les hommes de lettres, les journalistes, les pamphlétaires, cette race dangereuse et perverse, y sont heureusement rares. On y rencontre cependant le rédacteur du *Conteur* et ses nombreux collaborateurs, toutes gens d'une amabilité singulière et fort versés dans la connaissance des mœurs, du français et du patois vaudois.

D.

Evidemment l'auteur de l'article qu'on vient de lire ne met en scène le rédacteur du journal que pour mieux saisir l'occasion de faire remarquer toutes les qualités de ses collaborateurs, dont il fait partie.

Nous recevons la lettre suivante, relative à l'article patois que nous avons publié dans notre précédent numéro :

G...., le 17 décembre 1874.

Phelippe l'intrépide

au redatteu dau Conteu vaudois, à Lozena.

L'articliou dé decendou à mon soudzet, le à pauprè veré, m'â ie né pas compliet; vo daîté ajoutâ que cliaux que m'ont vu à Fribo ne savon pas que vegné dé pllie lien que Lozena. L'aront du deré assebin que ie su arreva à G.... in bouna santé et prau vito por désinfesta lé leingué qu'aviont la surlangue (por ne pas deré la *sous langue*).

Oncora : A Romont lou rosset m'avâi ie craïou cheintu dein lou train et... méliu que cliau que m'avont laissi drumi du Romont, la voliu veni mé queri à Fribo !

Sein vo deré pllie lien, ora dité mé vâi Monchu lou redatteu qui a éta lou meliau dein sti l'affaire, d'âi dzeins au bin d'âi bîté?... Je craïou mé que lé oncora mon *bravou rosset*.

Phelippe l'intrépide.

N. B. Iiaubliavo de vo deré qu'aou nom de la presse (à vin novi) et por ti lé zinspetteu, ie vo as sommo se vo ne dité rein dé ma réponsa.

L. MONNET.